

Le plaisir dans la langue : les formes linguistiques de la jubilation

Anne Reboul

Université de Genève

L'ennui naquit un jour de l'Université.
(Mme de Chateaubriand)

Tous les genres sont bons sauf le genre ennuyeux.
(Voltaire)

1. Introduction

Selon Daninos, "Quand les experts ont enfin démontré que le rire a pour cause profonde la libération de nos instincts sadiques subconscients et pour effet la contraction des zygomatiques avec spasmes convulsifs, ils ont gagné : on n'a plus envie de rire du tout" (Daninos 1973, 131). Je n'ai pas la prétention de vous faire rire aux éclats, mais j'aimerais donner un démenti à Mme de Chateaubriand et il ne sera donc pas question ici d'instincts sadiques, conscients ou subconscients, de zygomatiques ou de spasmes convulsifs. Par ailleurs, Voltaire prétend que "le secret d'ennuyer est celui de tout dire". Pour vous rassurer, je n'ai pas cette intention. Je vais donc essayer de vous parler du plaisir dans la langue en vous en donnant et, pour ce faire, utiliser une méthode lâche et sûre : la multiplication des exemples. Enfin, ma thèse est assez proche de l'opinion de Céline selon lequel "on ne se méfie jamais assez des mots".

Je commencerai, de façon peu surprenante, par le commencement, à savoir par la question *Qu'est-ce que la jubilation linguistique?* A défaut de pouvoir donner, comme il serait souhaitable de le faire, une réponse scientifique à cette question, je me contenterai de dire ce qui m'a semblé pouvoir correspondre à l'expression *jubilation linguistique* : c'est ce qui me fait jubiler et qui est linguistique. Si je dis que c'est ce qui me fait jubiler et non ce qui nous fait jubiler, c'est qu'il me paraît douteux que la jubilation linguistique, comme la jubilation non linguistique, soit susceptible de faire l'unanimité : ce qui me fait jubiler n'est pas nécessairement ce qui fait jubiler mon voisin et vice versa.

Dans cette mesure, et puisque, comme le dit Pagnol (cf. Pagnol 1990, 73), "Le rire est la mesure du rieur", les exemples que vous trouverez dans cet article dresseront une sorte de portrait mental de ce que je suis. C'est, je crois, le sort de celui qui veut traiter du support linguistique (et non pas de la manifestation linguistique) d'un sentiment quelconque : **ce sentiment ne saurait être que le sien** (bien qu'il puisse le partager, mais ceci est contingent), mais dès lors il se livre.

Pour écrire cet article, j'ai réuni plus de trois cent cinquante exemples que j'ai essayé d'analyser : 1) sur la base de leur forme linguistique; 2) sur la base de la contribution que fait cette forme linguistique à leur interprétation; 3) sur la base des raisons de leur caractère jubilatoire.

2. La forme linguistique

Dans son article sur les mots d'esprit, Reichler-Béguelin constate qu' "à l'instar de beaucoup d'énoncés considérés comme déviants, les mots d'esprit présentent la particularité de recréer par contraste les normes qu'ils détournent, et offrent, de ce fait, en dépit de leur complexité parfois retorse, un terrain d'études privilégié au linguiste ou à l'analyste de discours" (Reichler-Béguelin 1987, 8). Je souscris à cette affirmation à une nuance près, mais elle est de taille : je ne crois pas une seconde que les mots d'esprit, pas plus d'ailleurs que n'importe quel énoncé grammatical, soient "déviants"; je crois plutôt qu'ils exploitent au maximum de leur rendement diverses potentialités langagières. Cependant, si les mots d'esprit ne sont pas déviants, l'argument de Reichler-Béguelin n'est plus valable et cette classe d'énoncés semble perdre de son intérêt pour le linguiste. Comment, sans déviance, les mots d'esprit peuvent-ils mettre en lumière des procédés linguistiques? La réponse à cette question est, selon moi, très simple : c'est parce qu'ils exploitent, de façon diverse mais toujours jubilatoire (en ce qui me concerne), le procédé expérimental parfaitement respectable et caractéristique de la science linguistique qu'est la *variation*. Avant d'essayer de le démontrer à l'aide de nombreux exemples, je voudrais rappeler ici que, dans son excellent ouvrage, *Introduction à une science du langage*, Milner, pour isoler la notion de *signification*, utilise une plaisanterie de Valéry, qui reprend, pour la moquer, une phrase de Pascal :

- (1) a. Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie. (B. Pascal)
- b. Le bavardage intermittent de nos petites sociétés me rassure.
(P. Valéry)

Milner commente ce double exemple de la façon suivante :

"Il s'agit bien évidemment d'un jeu de langue. La technique qu'il met en usage est une variation; en fait, il peut être tenu pour une forme particulière de manipulation expérimentale. Nul doute que, dans les limites qui lui sont propres, le jeu ne soit réussi. De ce fait, on peut considérer qu'il s'appuie sur une propriété objective du langage. Il peut donc servir à mettre celle-ci en lumière" (Milner 1989, 286)

Mon hypothèse est donc la suivante :

- H A. Tout mot d'esprit est un jeu de langue qui utilise le procédé de la variation.
- B. Tout mot d'esprit, de ce fait, met en lumière un élément du fonctionnement langagier.

Par *fonctionnement langagier*, j'entends l'ensemble du processus de la formation et de l'interprétation complète des énoncés, c'est-à-dire aussi bien la linguistique que la pragmatique dans la terminologie de Sperber et Wilson (cf. Sperber & Wilson 1989).

L'hypothèse H implique que, face à chaque exemple, nous avons à répondre à deux questions : (i) *En quoi cet exemple utilise-t-il la variation?* (ii) *Quel élément du fonctionnement langagier met-il en lumière?*

Pour étayer mon hypothèse, je vais passer en revue rapidement un certain nombre d'exemples en les répartissant en trois grandes classes : variation sémantique, variation pragmatique, variation phonologique. Dans chacune de ces classes, je prendrai d'abord les exemples les plus proches de la méthode pure de la variation, puis ceux qui s'en écartent par ordre d'éloignement croissant. Pour des raisons d'espace évidentes, je ne les commenterai pas un à un.

3. La variation sémantique

a) *Les couples*

- (2) a. La femme est l'avenir de l'homme.
(L. Aragon)
- b. La veuve est l'avenir de l'homme.
(A. Schiffres)
- (3) a. Il pleut dans mon coeur
Comme il pleut sur la ville.
Quelle est cette langueur

Qui pénètre mon cœur?
(P. Verlaine)

b. Il flotte dans mes bottes
Comme il flotte sur la ville.
Quelle est cette flotte
Qui pénètre mes bottes?
(G. Apollinaire)

b) Variation sur une phrase figée

- (4) a. Un homme qui aime les enfants et les animaux ne saurait être foncièrement mauvais.
b. Un homme qui n'aime ni les enfants ni les animaux ne saurait être foncièrement mauvais.
(W.C. Fields)
- (5) a. Le café empêche de dormir.
b. Le café, ce breuvage qui fait dormir quand on n'en prend pas.
(A. Allais)
- (6) a. Le Notre-Père
a'. Veuillez croire à mes sentiments les meilleurs.
b. Ah! Dieu. Pardonne-moi mes offenses, mais laisse-moi succomber à la tentation, donne-moi aujourd'hui mon péché quotidien et délivre-moi du bien. Ainsi soit-il.
Veuillez croire, moi pas.
(P. Desproges)

c) Variation sur une expression figée

- (7) a. le commun des mortels
b. Tu fais maintenant partie du commun des Immortels.
(J. Renard à un nouvel Académicien Français)
- (8) a. le monopole de la compétence
b. Les mêmes [médecins], pour tout dire, pérorent encore à l'Ordre des Médecins, où, faute d'avoir pu brûler Pasteur pour hérésie, ils se vengent en pourchassant le guérisseur, convaincus qu'ils sont de détenir de droit divin le monopole de l'incompétence face au cancer.
(P. Desproges)
- (9) a. Défense d'uriner
b. On devrait mettre en face de toutes les mairies un panneau d'interdiction ainsi libellé : *Défense d'urner.*
(P. Dac)

d) Variation sur une idée reçue

- (10) a. Il y a une vie après la mort.
b. On compte mourir à quatre-vingtquinze ans dans la force de l'âge.
Dans l'hypothèse où il y aurait une mort après la vie.
(A. Schiffres)
- (11) a. Les impôts sont pour la guerre; pour la recherche médicale et la faim dans le monde, on fait appel à la charité publique.
a'. T'as pas cent balles?
b. Quand on lèvera des impôts pour les mourants du monde et qu'on fera la quête pour préparer les guerres, j'irai chanter avec Renaud. En attendant, oui, mon pote, j'ai cent balles. Et je les garde.
(P. Desproges)
- (12) a. Un miracle : On tire sur un homme qui a une Bible dans sa poche de chemise. La balle se loge dans la Bible. L'homme est indemne.
b. Le dernier [miracle] dont j'ai bénéficié date à peine d'hier. Je portais une balle de revolver dans ma poche. Quelqu'un m'a lancé une Bible. La balle m'a sauvé la vie.
(W. Allen)

e) Variation symétrique dans une même phrase

- (13) C'est la vacance des grandes valeurs qui fait la valeur des grandes vacances.
(E. Morin)
- (14) Qu'est-ce que le Comité Central du P.C.? C'est un organe important qui consiste en deux groupes de gens, ceux qui ne sont capables de rien et ceux qui sont capables de tout.
- (15) La guerre est un massacre de gens qui ne se connaissent pas au profit de gens qui se connaissent mais ne se massacent pas.
(P. Valéry)

f) Variation symétrique entre deux phrases différentes

- (16) Gilda donne 500 F à un analyste, pour qu'il écoute ce qu'elle a besoin de lui dire. Contre la même somme, une tireuse de cartes lui dit ce qu'elle a envie d'entendre.
(A. Schiffres)
- (17) Le Major Thompson : Restez ce que vous [les Français] êtes et que nous [les Anglais] ne sommes pas. Restons ce que nous sommes et ce que vous n'êtes pas.
(P. Daninos)

- (18) Pensez à inviter quelqu'un : il l'oubliera vite. Oubliez-le : il y pensera toute sa vie.
(P. Daninos)

g) Idem avec le contraire , au contraire, sinon

- (19) Je ne suis ni pour ni contre, bien au contraire.
(20) Dans le régime capitaliste, l'homme exploite l'homme. Dans le régime socialiste, c'est le contraire.
(21) La seule chose que je connaisse qui soit d'une veine plus légère, c'est un écrit au crayon que j'ai vu sur une église du quartier : ES-TU LAS DU PECHÉ? ALORS ENTRE ET REPOSE-TOI. Au dessous était écrit au crayon : Sinon, appelle Bayswater 12345.
(All I know in a lighter vein is a sign reported on a local church : ARE YE WEARY OF SIN? COME AND REST. Below it was written in pencil : If not, call Bayswater 12345).
(G. Marx)

h) Variation symétrique par le biais de la référence

- (22) On ne voit que des livres où il est question du cœur et de l'esprit, composés par des gens qui n'ont ni de l'un ni de l'autre.
(Voltaire)
(23) Jamais homme en place ne fut obligé de donner tant d'audiences aux dames. La plupart venaient lui parler des affaires qu'elles n'avaient point pour en avoir avec lui.
(Voltaire)
(24) Les garagistes disposent d'une grande quantité de pièces de rechange reluisantes, accrochées comme batteries de cuisine aux murs de leur atelier, sauf de celle dont on a besoin. Ou ils l'attendent, ou quelqu'un vient d'enlever la dernière. D'où ces réparations de fortune qui font celle des garagistes.
(P. Daninos)
(25) Les sots ont trop peu d'esprit pour en plaindre le manque.
(A. Reboul)

i) Zeugme

- (26) Andrea lutta contre le poids et la faim dans le monde.
(A. Schiffres)
(27) Le temps est venu, enfin, où les enfants vont prendre l'air de la mer et l'argent des pères.
(P. Daninos)

- (28) On ne peut médire d'un sentiment [l'amour] qui a survécu au romantisme et au bidet.
(Cioran)
- (29) Paris : ville de France aux murs chargés d'histoire et au sol couvert de crottes de chien.
(P. Desproges)

j) Variation lexicale avec inversion

- (30) Bien reçu les lettres et le chèque. Cette fois-ci, je vais garder le chèque et remettre les lettres en banque - je ne veux pas prendre de risque! Cette dernière phrase, j'espère que tu as remarqué, est le genre de phrase où tu prends seulement deux compléments d'objets que tu intervertis.
(I received the letters and check. This time, I'll keep the check and deposit the letters - I'm taking no chances! That last sentence, I hope you noticed, was the type of joke where you just take two objects and twist them around)
(G. Marx)
- (31) En Suisse aussi, ils ont des problèmes avec leurs immigrés. L'autre jour, je me baladais au bord du lac de Genève, j'ai vu un cygne qui donnait à manger à un Turc.
(G. Bedos)

k) Variation lexicale entre complémentaires consistants

(termes ou présomptions lexicales)

- (32) L'abstinence est une bonne chose, pourvu qu'on la pratique avec modération.
- (33) Un noir : "Je suis très content d'être un Black (...). C'est plutôt d'être un nègre qui me fait du souci".
(A. Schiffres).
- (34) Le toucher est le moins passionnant des cinq sens. Nous nous contenterons de l'effleurer.
(P. Desproges).
- (35) Petite annonce parue dans un journal de Bucarest : "Echangerais haute conception idéologique contre situation géographique favorable".
(Transposition d'une vieille histoire juive : "Echangerions des siècles d'histoire contre un peu de géographie").

l) Idem avec tautologie

- (36) L'avenir, c'est du passé en préparation.
(P. Dac)

m) Variation lexicale entre complémentaires contraires

- (37) Vous avez reçu chez vous le rebut de la pédanterie, parce que, dans toutes les professions, ce qu'il y a de plus indigne de paraître est toujours ce qui se présente avec le plus d'impudence.
(Voltaire)
- (38) Il y a quelques années, on me disait souvent :
- Ce qu'il y a de bien avec vous, c'est que vous dites tout haut ce que tout le monde pense tout bas. Et puis, j'ai vu, depuis, qu'on disait la même chose de Le Pen. Ils le mettaient même sur les affiches : "Il dit tout haut ce que tout le monde pense tout bas." ...Faut dire, il y a des gens, quand ils pensent, c'est tellement bas, que même dit tout haut, c'est encore très bas.
(G. Bedos)
- (39) PHARMACIE (Trousse à) - Petit sac de voyage contenant l'indispensable mais pas le nécessaire.
(P. Daninos)
- (40) Le pessimiste dit : "Ca ne peut pas aller plus mal". "Si, si" répond l'optimiste.

n) Idem avec tautologie

- (41) Rien n'est moins sûr que l'incertain.
(P. Dac)
- (42) Si vous voulez vivre longtemps, vivez vieux.
(E. Satie)

o) Idem avec oxymoron

- (43) Vous êtes, Monsieur, d'une ignorance encyclopédique.
(J. Jaurès).

p) Idem avec paradoxe

- (44) Toutes les idées générales sont fausses - et d'ailleurs ceci est une idée générale.
(Alain)

- (45) L'adultère, pour être une occupation agréable, demande une telle liberté d'esprit, un égoïsme si candide et un manque de scrupule si total, qu'il ne peut raisonnablement être conseillé qu'aux célibataires.
(J. Faizant)
- (46) D'abord, le privilège d'abolir les priviléges n'a pas été aboli. D'où il ressort que celui qui courageusement, abolira le privilège d'abolir les priviléges anéantira du coup sa propre décision qui restera lettre morte.
(P. Dac)
- (47) Le journaliste : Qu'est-ce que vous pensez des chances d'un cessez-le-feu?
Kissinger : Je suis plutôt optimiste. Par exemple, nous partageons la conviction que ce serait une bonne idée que l'autre côté se retire.
(Reporter : How do you see the chances for a suspension of hostilities?
Kissinger : I'm fairly optimistic. For example, we share the conviction that it would be a good idea for the other side to retreat).

q) Comparaison

- (48) C'est la tentative du viol de la chaste Angela et l'acteur oublie tout le temps que les membres du comité de censure britannique ne laisseront jamais passer une scène de séduction si le séducteur ne garde pas un pied sur le plancher. Apparemment la question sexuelle en Angleterre est quelque chose comme le billard.
(The scene was an attempted rape of the chaste Angela and the actor kept forgetting that the British board of censors will not pass any seduction scene unless the seductor has one foot on the floor. Apparently sex in England is something like snooker)
(G. Marx)
- (49) Depuis pas loin d'un siècle qu'une baderne autrichienne obsédée s'est mis en tête qu'Oedipe voulait sauter sa mère, la psychanalyse a connu sous nos climats le même engouement que les bains de mer ou le pari mutuel urbain.
(P. Desproges)
- (50) La messe de minuit : c'est une messe comme les autres, sauf qu'elle a lieu à vingt-deux heures, et que la nature exceptionnellement joviale de l'événement fêté apporte à la liturgie traditionnelle un je-ne-sais-quoi de guilleret qu'on ne retrouve pas dans la messe des morts.
(P. Desproges)

4. La variation pragmatique

a) Variation sur l'interprétation : ambiguïté lexicale

- (51) A i m e r e s t u n v e r b e i r r é f l é c h i.
 (H. Jeanson)
- (52) Les femmes, chez nous, représentent la moitié du corps électoral. Vu comme ça, le corps électoral, ça m'excite.
 (G. Bedos)
- (53) Soudain foll' de rag'
 Ell' lui a balancé su'l bocal
 Un vieux Larouss' de huit cent pag's
 Avec des mots qui lui ont fait mal.
 (P. Perret)

b) Variation sur l'interprétation : ambiguïté pragmatique

- (54) Je me méfie toujours des gens qui vous disent : "Je n'irai pas par quatre chemins." Ils en prennent généralement un cinquième, plus long.
 (P. Daninos)
- (55) Appuyez-vous sur les principes : ils finiront bien par céder.
 (O. Wilde)
- (56) Talleyrand mourant à Louis-Philippe :
 - Sire, je souffre comme un damné...
 - Déjà!

c) Variation sur l'interprétation : hypothèses anticipatoires

- (57) Au bout de ces neuf mois, le petit d'Homme vient au monde. L'accouchement est douloureux. Heureusement, la femme tient la main de l'Homme. Ainsi, il souffre moins.
 (P. Desproges)
- (58) Je n'aime pas être contredit par les êtres inférieurs. Surtout quand j'ai tort.
 (P. Desproges)
- (59) Ce qui excuse Dieu, c'est qu'il n'existe pas.
 (Stendhal)
- (60) Il y a des années, j'ai poursuivi une femme pendant presque deux ans pour finir par découvrir qu'elle avait exactement les mêmes goûts que moi : les filles nous rendaient fous tous les deux.
 (Many years ago I chased a woman for almost two years, only to discover that her tastes were exactly like mine : we were both crazy

about girls.)
(G. Marx)

d) Variation sur le contexte : point de vue

- (61) La terre compte 50 millions de Français et quelques trois milliards et demi d'étrangers.
(P. Daninos)
- (62) Un homme privé de ses yeux s'appelle un aveugle, dans le langage populaire, ou un non-voyant, dans le dialecte des politiciens populistes gluants.
(P. Desproges)
- (63) La télévision, grâce à quoi le parisianisme parle aux français, symbolise assez bien ce mépris de la logique au nom de l'esprit de record. Le même jour, on pu entendre que le Forum des Halles était le plus grand centre (a) de France, (b) d'Europe, (c) du monde. C'étaient trois façons de dire que le Forum était le plus grand centre commercial de Paris.
(A. Schiffrés)

e) Variation sur le contexte : cotexte

- (64) Désormais, nous avons *des cultures* (d'entreprise), *des lectures* (de Sade), *des libertés* (installées plutôt à l'étroit dans des *espaces de liberté*).
Dans les bons jours, la société parisienne est une *société plurielle*. Dans les mauvais jours, une *société à deux vitesses*.
(A. Schiffrés)
- (65) Cher(e) collègue,
Voici enfin quelques tirésàpart (réforme de l'orthographe) de votre article paru dans les CLF 11. Je n'ai pas pu les obtenir plus rapidement tant pour des raisons institutionnelles ("priorité à d'autres travaux"), techniques ("la machine est en panne") que culturelles (vacances de fin d'année).
(J-M. Luscher)
- (66) Il y a chez les Français une soif d'égalité qui leur fait prendre toutes les libertés pour de la fraternité.
(P. Daninos)

f) Variation sur le contexte : prémisses impliquées

- (67) Ca devient difficile d'être de gauche. Surtout quand on n'est pas de droite.
(G. Bedos)

- (68) *Jouvet à Perrier* : "Si Molière voyait ton Don Juan, il se retournerait dans sa tombe."
Perrier à Jouvet : "Comme vous l'avez déjà joué avant moi, ça le remettrait en place."
- (69) Le seul sport que j'ai jamais pratiqué est la marche à pied, quand je suivais les enterrements de mes amis sportifs.
(G.B. Shaw)

g) *Variation sur l'inférence*

- (70) Dans confrère, il y a aussi frère.
(V. Hugo)
- (71) Il est beau ce théâtre, non? Il fait luxe, hein? J'adore respirer l'odeur d'une salle... Vous ne pouvez pas savoir, c'est enivrant. Ca sent la brochette, ce soir, non, vous ne trouvez pas? Surtout dans les étages... Ca va, les pauvres, là-haut? Vous en faites pas, vous êtes jeunes. Un jour, vous descendrez avec les autres. Mais regardez dans quel état!
(G. Bedos)
- (72) Tout le monde savait que c'était impossible à faire; puis un jour est venu un homme qui ne le savait pas. Et il l'a fait.
(W. Churchill)

5. La variation phonologique

- (73) Il ôte son chapeau
il remet son chapeau
chapeau pas de chapeau
et jamais de repos.
(J. Tardieu)
- (74) C'est un petit potier qui prend son pied à petit pas
Quelquefois il peut peu mais souvent il peut pas
C'est un petit potier qui prend son pied à petit pas
Et ce petit potier a bien le droit d'être papa.
(P. Perret)
- (75) N'empêche... Placette comme cuisinette me plaisent bien. Patronnées par l'Académie française et le Ministère de l'Aménagement du Territoire, elles vont trouver leur place, sinon leur placette, au sein de la grande armée de leurs petits frères et soeurlettes qui, la savonnette dans la musette, vont, à la bonne franquette, pousser la chansonnette dans de petites guinguettes, en attendant d'annexer l'Espagne par l'espagolette et l'Italie par l'escarpolette.
(P. Daninos)

6. La classification

Ceux d'entre vous qui ont l'ineffable bonheur de connaître mes travaux précédents s'étonneront peut-être de me voir ici utiliser une méthode bien structuraliste : la classification. Je n'ai jamais caché en effet qu'aux diverses classifications qu'un ensemble d'énoncés pouvait susciter, je préférais une description appuyée sur des fondements théoriques bien précis et de façon plus générale éclairer ma théorie par les exemples plutôt que les *exemples* par ma théorie. Cette préférence, en ce qui me concerne est toujours actuelle. Pourquoi, dès lors, la classification précédente ?

Tout d'abord, vous aurez sans doute remarqué que cette classification ne prétend pas à l'exhaustivité : tout ce que j'ai fait, c'est essayer de montrer, sur les exemples de mon corpus, que l'hypothèse H était recevable. Cependant, je ne prétends pas que tous les exemples de mots d'esprit qui peuvent exister en dehors de mon corpus pourraient s'insérer dans une des classes décrites plus haut : je prétends seulement qu'ils pourraient s'insérer dans une classe (peut-être nouvelle) qui, elle aussi ferait allusion à leur caractère variationniste. Aussi bien, pas plus que mon corpus ne prétend à l'exhaustivité ou que cette classification, de même, ne prétend à l'exhaustivité, je ne prétends que cette classification soit la seule possible. Il en existe, nul doute, beaucoup d'autres (c'est une des raisons de ma méfiance à l'égard des classifications). Elle n'a donc pas un grand intérêt en tant que classification. Elle n'a, pour moi, qu'un intérêt : celui de montrer que, sur un grand nombre d'exemples, l'hypothèse H est parfaitement tenable. Ainsi, un contre-exemple à cette théorie ne consisterait pas en un énoncé qui ne pourrait s'insérer dans une des classes précédentes, il consisterait en un exemple où on ne peut, ni de près, ni de loin, ni en un sens strict, ni en un sens large, parler de variation.

Je ne dirai pas qu'un tel contre-exemple serait impossible: en d'autres termes, je ne dirai pas qu'on ne pourrait trouver un exemple d'un énoncé qui procure du plaisir et qui ne manifeste aucun caractère variationniste. Je dirai que si on en trouve un, le plaisir qu'il procure ne sera pas un plaisir linguistique. Ainsi, cet énoncé pourra être l'objet d'une analyse intéressante comme cause d'un plaisir, mais cette analyse ne sera pas linguistique : elle sera sociale, psychologique, psychanalytique, que sais-je, mais elle ne sera pas linguistique et dans cette mesure, cet énoncé, bien que correspondant à un usage de la langue et provoquant du plaisir, ne sera pas un exemple de jubilation linguistique intéressant pour le linguiste.

Quelles sont en effet les conséquences de l'hypothèse H? Très simplement, que les mots d'esprit exploitent des éléments du fonctionnement langagier et qu'ils les exploitent en les exhibant par la méthode de la variation. En d'autres termes, cela revient à dire qu'une des caractéristiques de la jubilation linguistique, c'est que sa source est linguistique, non seulement au sens où c'est un énoncé qui la provoque, mais au sens où c'est la construction, le fonctionnement langagier même de cet énoncé qui la provoque, en partie au moins. C'est en ce sens, je crois, que la jubilation linguistique est une source d'intérêt pour les linguistes. Est-ce à dire que la seule variation suffit à la définir? C'est une question à laquelle je tenterai de répondre dans ce qui suit.

Dans l'instant, je veux revenir rapidement sur la classification, pour justifier certaines des positions qui y sont prises. Je ne m'attarderai pas sur la variation phonologique. Je voudrais simplement faire remarquer un certain nombre de points :

- (i) D'une part, les classes sont compatibles en elle : un exemple peut à la fois exhiber une variation phonologique et une variation sémantique; de même, il peut exhiber une variation sémantique et une variation pragmatique; enfin, il peut exhiber une variation phonologique et une variation pragmatique, voire les trois types de variations simultanément. Il y a là un élément qui ne saurait surprendre : la forme de l'énoncé a une influence très forte sur son interprétation pragmatique. Ceci signifie que, par définition, toute variation sur la forme linguistique (que ce soit au niveau sémantique ou au niveau phonologique) aura un effet, le cas échéant variationniste, sur l'interprétation pragmatique de l'énoncé; de même une variation pragmatique correspondra à et sera causée par une forme linguistique et, le cas échéant, une variation linguistique (phonologique ou sémantique). On notera aussi que les classes de variations sont compatibles entre elles à l'intérieur d'un domaine : il n'y a pas d'incompatibilité entre les diverses variations sémantiques, pas plus qu'entre les diverses variations pragmatiques.
- (ii) D'autre part, on notera que la variation ne porte pas nécessairement sur l'ensemble d'un exemple, ou même sur une phrase entière à l'intérieur d'un exemple. Elle peut concerner une partie de cet exemple, voire un fragment de phrase.
- (iii) Ensuite, la variation ne se produit pas nécessairement entre deux phrases ou deux expressions explicites dans l'exemple : si on prend les exemples des couples, l'énoncé exprimé dans l'exemple (2) est seulement l'énoncé (2b),

celui d'Apollinaire. L'énoncé (2a) n'est pas exprimé explicitement : c'est au lecteur ou à l'interlocuteur de le récupérer dans sa mémoire.

(iv) Enfin, certains types de variations décrits ici ne correspondent pas tous de façon étroite à ce qu'on appelle généralement la variation en linguistique. En effet, la variation, en linguistique, consiste à faire varier une dimension de la langue en laissant aux autres leur stabilité. Or cette règle se heurte à la remarque faite au point (i) : les variations sont compatibles entre elles et certains exemples peuvent manifester des variations différentes. A cette difficulté, on peut répondre comme le fait Milner (cf. Milner 1989, 129) :

"Les langues naturelles sont organisées de telle manière que jamais une propriété ne se trouve à l'état isolé. Ainsi, une phrase - et en dernier ressort, un exemple est toujours une phrase - est par nature constituée de l'interaction de divers principes - lexicaux, phonologiques, syntaxiques, etc. (...) Ce phénomène, que nous avons appelé la *concrétion*, est de structure(...). Soyons clairs : la donnée minimale de langue, qui est une phrase, est toujours trop complexe par rapport à la proposition minimale de linguistique".

Faire varier une dimension linguistique unique est donc impossible à cause de la concrétion.

7. Forme linguistique et interprétation

C'est à ce point de mon exposé que j'aurais introduit, dans des temps anciens, un résumé de la théorie de la pertinence. Les temps ont changé et je ne vous ferai pas l'injure de croire que vous ne connaissez pas cette théorie : vous aurez donc, pour des raisons d'espace tout autant que de redondance, l'exposé sans le résumé pour ne pas avoir le résumé sans l'exposé. En quoi, dans les exemples donnés plus haut, la forme linguistique intervient-elle dans l'interprétation? On notera tout d'abord que nous n'avons ici que trois types de variations : sémantique, phonologique et pragmatique. En bref, la grande absente est la variation syntaxique. On peut en déduire que ce qui nous intéressera surtout ici dans la forme des énoncés, ce sera leur sémantique, et, dans leur sémantique, tout particulièrement leur lexique. En quoi, en effet, consiste, pour prendre un premier exemple, le fonctionnement de la variation dans les couples : garder la syntaxe et changer le lexique, d'où la variation sémantique. Cette variation est plus ou moins systématique : dans l'exemple de Pascal/Valéry, chacun des termes de la phrase initiale est remplacé; en (3), par contre, ce sont seulement certains des termes et non pas tous; en (2), enfin, c'est un terme unique qui est remplacé. De même, les relations sémantiques

entre termes remplacés dans la phrase de départ et termes remplaçants dans la phrase d'arrivée ne sont pas identiques : Valéry remplace les termes de Pascal par leurs contraires; Apollinaire remplace les termes romantiques, "nobles", de Verlaine, par des termes familiers ou qui désignent des objets triviaux; Schiffres remplace le mot *femme* par le mot *veuve*, c'est-à-dire un terme par son complémentaire consistant, en jouant sur l'ambiguïté du mot *femme*, qui peut désigner soit la femelle de l'espèce, soit l'épouse. Peut-on tirer de cette relative multiplicité de fonctionnement une conséquence unique au niveau de l'interprétation? La réponse est simple : non, on ne le peut pas. Ce qu'on peut dire par contre, c'est que la modification lexicale entraîne ipso facto une modification dans la forme logique de l'énoncé, donc dans le contexte et inévitablement dans l'interprétation. Il y a cependant un sujet sur lequel je voudrais revenir. J'ai dit plus haut (cf. point (iii) § 6) que tous les exemples n'indiquaient pas explicitement les deux éléments linguistiques qu'ils font varier : c'est le cas des exemples de couples, de variations sur une phrase figée, de variations sur une expression figée et de variations sur une idée reçue en ce qui concerne les variations sémantiques. On pourrait dès lors s'interroger sur la pertinence de ces énoncés : si ce qui est donné, c'est seulement la phrase de Valéry, seulement (2b), seulement (3b), seulement (4 b) etc., il faut que l'interlocuteur récupère dans sa propre mémoire la phrase de Pascal, ainsi que (2a), (3a), (4a), etc., d'où un coût d'interprétation plus important que si ces phrases existaient de façon autonome et non variationniste. Que l'on comprenne bien : ce sont des phrases grammaticales, parfaitement interprétables en tant que telles : mais leur effet comique est dû principalement à leur caractère variationniste; pour les trouver drôles, il faut être en possession des deux séries : la série initiale et la variation. Dans cette mesure, leur analyse comme exemples de jubilation linguistique implique la récupération de l'énoncé initial et le problème du coût de traitement se pose. Que dire du coût de traitement de ces énoncés? D'abord qu'il s'agit de poèmes extrêmement rebattus dans le cas des couples, de phrases et d'expressions figées, d'idées reçues, toutes choses qui sont à peu près immédiatement accessibles. On notera qu'il en va de même pour l'ambiguïté pragmatique : les métaphores sur lesquelles jouent l'ambiguïté sont elles aussi des métaphores figées dont l'interprétation immédiate est l'interprétation "figurée". Dans les autres cas de figure pour la variation sémantique, les éléments que l'on fait varier sont présents dans l'énoncé. Il en va de même pour la variation phonologique. Quant aux cas de variations pragmatiques, la variation se situe entre un élément de l'interprétation qui est presque immédiatement accessible cognitivement, en général, parce qu'il est attaché, directement ou indirectement, au lexique utilisé, et un élément que l'énoncé impose. Ici, de nouveau, le surcroît de coût

n'est pas considérable. Reste cependant qu'il y a un surcroît de coût. Il me semble que l'on peut s'appuyer sur des principes généraux pour traiter ce problème. Ainsi, on sait que, selon la théorie de la pertinence, moins une information est attendue, plus elle créera de modifications (de toute nature) dans le stock d'informations dont dispose l'interlocuteur. C'est, je crois, sur ce principe que l'on peut s'appuyer pour dire que le surcroît de coût de traitement imposé par la variation langagière *in absentia* présente dans un certain nombre de mots d'esprit ne met pas en cause la pertinence de ces énoncés.

Il reste, malgré tout, un phénomène important : si la variation est capitale dans la jubilation linguistique et si elle est une des raisons de cette jubilation (trouverions-nous drôle la phrase de Valéry si nous n'avions pas la phrase de Pascal, ou le quatrain d'Apollinaire si nous n'avions pas celui de Verlaine?), elle doit d'une façon ou d'une autre se trouver présente dans le processus pragmatique d'interprétation. Il y a chez Sperber et Wilson une notion qui permet de rendre compte de ce processus : c'est la notion d'*interprétation* (au sens où un énoncé peut représenter une autre représentation à forme propositionnelle, énoncé ou pensée). On est, à mon sens, dans le cas des mots d'esprit, face à des énoncés dont le caractère échoïque, interprétatif, est prononcé. On notera cependant que ce caractère n'est pas présent dans les variations pragmatiques : aussi bien n'a-t-il pas à l'être. Les variations pragmatiques se situent au niveau du processus d'interprétation et elles sont sensibles au niveau de l'interprétation. On le voit notamment dans les cas d'énoncés involontairement humoristiques :

- (76) a. Contexte :
Michel Noir à propos des alliances électorales avec le Front National :
"Il vaut mieux perdre les élections que perdre son âme".
b. Valéry Giscard d'Estaing en réponse :
"Mon âme n'a jamais été mêlée à la vie politique."
- (77) a. Contexte : l'attentat de la rue Copernic.
b. Raymond Barre : "Ils ont voulu tuer des juifs. Ils n'ont atteint que des français innocents".
- (78) a. Contexte : A propos de Pandreau au moment de la mort de Malek Oussékine.
b. Pasqua : "Il n'est pas plus raciste que n'importe quel membre du gouvernement".

Dans tous ces exemples, ce qui est comique, ce n'est pas le fait que l'énoncé soit échoïque ou interprétatif - il ne l'est généralement pas - c'est la distance qu'il y a entre l'inférence intentionnée par le locuteur et l'inférence effectuée par l'interlocuteur sur la base de l'énoncé candide du locuteur.

8. Variations et causes de la jubilation linguistique

Dans son livre sur le rire, Bergson, parmi d'autres études consacrées à d'autres types de comique, attribue quelques pages à ce qu'il appelle le *comique de mots*. Il le ramène à trois procédés : la *transposition* ou *répétition*, l'*inversion* et l'*interférence*. Quant à Freud, qui ne parle que du comique de mots (mot d'esprit et histoires drôles), il énumère comme procédés du comique la *condensation*, accompagnée de la *formation d'un mot mixte* ou d'une *modification*, l'*utilisation du même matériel linguistique* et le *double sens*. On m'accordera que tout ceci est bien proche de la variation. Quant à Raskin, qui n'analyse que des histoires drôles et non des jeux de mots, il pense que la source générale du comique linguistique tient à l'utilisation de deux scripts différents qui entretiennent une relation d'inconsistance. J'appellerai ceci *variation sur le script* ; cette variation appartient bien entendu aux variations pragmatiques. J'en donnerai l'exemple suivant :

- (79) L'enfant avait dessiné un père gigantesque, dont la silhouette occupait toute la hauteur de la page, alors que la mère lui arrivait à peine au plexus.
 - Pour moi, c'est clair, soupira la psy. Cet enfant marque une tendance à la sublimation de l'image du père, tendance subconsciemment contrecarrée par une minimisation anormale de l'image et donc du rôle de la mère dans le contexte familial. Je ne vois malheureusement pas d'autre explication.
 - Moi, j'en vois une, dit [la mère]. Mon mari mesure un mètre quatre-vingt-treize et moi un mètre quarante sept.
- (P. Desproges)

Cependant, cette théorie, à la différence de celle de Freud ou de celle de Bergson, ne peut rendre compte que des histoires drôles et non des jeux de mots : c'est déjà souvent abusif dans certains cas de parler de *script* à propos de certaines histoires drôles, c'est presque impossible de le faire à propos des mots d'esprit; que dire, ainsi, dans le cadre de la théorie de Raskin, d'un exemple comme (19) ou des exemples de variation phonologique?

- (19) Je ne suis ni pour ni contre, bien au contraire.

J'en tiens donc pour la position de l'existence de variations linguistiques et non pas seulement de variations entre scripts.

Que dire maintenant de la relation entre ces variations, linguistiques ou pragmatiques et notre (ou, dans le cas où vous ne la partageriez pas, ma) jubilation? La variation est-elle une condition nécessaire et suffisante, une

condition nécessaire ou une condition suffisante de la jubilation linguistique? Reprenons les exemples de couples : la phrase de Valéry serait-elle drôle sans la phrase de Pascal, etc.? Je crois que la réponse à cette question est assez clairement négative. Ainsi, la variation est une condition nécessaire de la jubilation linguistique. Est-ce une condition suffisante? Considérons l'exemple suivant :

- (80) a. Sylvie a mis une robe rouge.
- b. Sylvie a mis un pantalon vert.

Il y a ici variation, mais la jubilation manque à l'appel. On peut donc en conclure que si la variation est une condition nécessaire de la jubilation linguistique, ce n'en est pas une condition suffisante. Maintenant, il n'est pas intéressant de se pencher sur la relation entre la jubilation linguistique et la jubilation non linguistique : du fait que la variation est une condition nécessaire de la jubilation linguistique, peut-on conclure qu'elle est une condition nécessaire de la jubilation en général? On a souvent parlé à propos du comique de l'importance du contraste, de l'effet de surprise, etc. On notera cependant que c'est le plus souvent à partir d'exemples linguistiques que de telles hypothèses ont été avancées : elles ne sont rien de plus que la conséquence du caractère variationniste de la jubilation linguistique. Je ne saurais donc pas dire si la variation (ou plutôt, dans le domaine extra-linguistique, le contraste) est une condition nécessaire de la jubilation non-linguistique : tout ce que je peux en dire, c'est que l'on ne peut conclure de la nécessité de ce caractère dans la jubilation linguistique à sa nécessité dans la jubilation non-linguistique. Il est, de toute façon, la marque de l'instrument du comique en l'occurrence, c'est-à-dire de la langue. Pour terminer sur la variation, on peut se référer au papier que Reichler-Béguelin a consacré aux mots d'esprit (cf. Reichler-Béguelin 1987) où l'on peut, à mon avis, réinterpréter toute l'analyse inférentialiste qu'elle fait du phénomène en termes de variations.

Qu'en est-il maintenant de ce qui fait la jubilation linguistique? Certes, nous avons vu que la variation est un élément nécessaire, mais nous avons aussi vu que ce n'est pas un élément suffisant. Que faut-il y ajouter pour pouvoir définir la jubilation linguistique, en donner une définition en termes de conditions nécessaires et suffisantes? C'est ici, je crois, que le linguiste prend congé : ce qui nous fait rire, hormis le plaisir que nous prenons à voir un fonctionnement langagier utilisé à plein rendement et simultanément exposé à nos yeux, c'est ce qui nous fait rire lorsque nous sommes devant un dessin humoristique sans légende, une pantomime comique, etc. Ce sont des facteurs extra-linguistiques, probablement fort variés. On peut cependant dire encore une chose de la jubilation linguistique : nous rions d'un mot d'esprit si nous

sommes d'accord ou relativement d'accord avec la pensée qu'il exprime ou, si l'on préfère, avec la conclusion que l'on peut en tirer; un croyant fervent ne rira pas en lisant l'exemple (6) ou l'exemple (59), pas plus qu'un militariste convaincu ne trouvera drôle l'exemple (15), etc. :

- (6) Ah! Dieu. Pardonne-moi mes offenses, mais laisse-moi succomber à la tentation, donne-moi aujourd'hui mon péché quotidien et délivre-moi du bien. Ainsi soit-il. Veuillez croire, moi pas.
- (59) Ce qui excuse Dieu, c'est qu'il n'existe pas.
- (15) La guerre est un massacre de gens qui ne se connaissent pas au profit de gens qui se connaissent mais ne se massacrent pas.

Quelques mots enfin sur la nature de la jubilation linguistique : Freud, sans en négliger l'aspect proprement langagier, y voyait la libération de nos tendances à l'agressivité ou à l'érotisme, à laquelle il ajoutait une tendance à retomber en enfance en utilisant des types de raisonnement pré-logiques, apparentés au travail du rêve; Bergson, qui y voyait du "comique volatilisé" (Bergson 1966, 439), pensait que la source de tout comique se résume à la formule "*du mécanique plaqué sur du vivant*" (Ibid., 405), et que le rire est un mécanisme social de correction¹; Minsky, enfin, voit dans le comique un élément d'apprentissage des restrictions de la logique du sens commun et en arrive à la conclusion que "les plaisanteries ne sont pas (...) drôles du tout, mais reflètent la plus sérieuse de nos préoccupations : la poursuite de la sobriété à travers la suppression de l'absurde" (Minsky 1985, 193). On notera que, si la théorie de Freud est une théorie qui fait du plaisir que nous tirons du comique un plaisir de soulagement, lié à la suppression ou à l'interruption d'une contrainte ou d'un besoin, celle de Bergson et celle de Minsky y voient un instrument de répression sociale. J'ai tendance à penser quant à moi, en ce qui concerne la jubilation linguistique, que, indépendamment de la variation, qui joue un rôle strictement linguistique dans le plaisir que nous y prenons, le comique n'a pas nécessairement les caractéristiques négatives que lui attribuent ces trois auteurs : d'abord, à l'inverse de Minsky, je pense que les plaisanteries sont effectivement drôles (ou elles sont ratées, mais ceci est un autre problème); ensuite que le rire qu'elles provoquent en nous est la marque d'un plaisir et que ce plaisir peut être positif : on peut étancher sa soif en buvant de

¹ On notera que, de façon intéressante, Bergson fait le rapprochement, comme Freud, entre le comique et le rêve: "*L'absurdité comique est de même nature que celle des rêves*" (Bergson 1970, 476). On peut s'interroger sur les raisons qui font que Freud, qui cite par ailleurs l'ouvrage de Bergson, ne mentionne pas le passage où Bergson parle de ce rapport entre comique et rêve: la similitude entre l'opinion de Bergson et la thèse centrale de son propre ouvrage ne pouvait cependant manquer de le frapper.

l'eau ou en buvant du Gevrey-Chambertin et y prendre du plaisir, mais, pour ceux d'entre nous qui ont eu la bonne fortune de faire l'expérience, on peut dire que dans le second cas, le plaisir n'est pas dû uniquement au soulagement d'un besoin. Pourquoi n'en irait-il pas de même pour le rire?

9. Les conséquences de cette analyse variationniste

Cette analyse a un certain nombre de conséquences : d'abord, elle permet d'éclairer quelques remarques particulièrement intéressantes de Bergson sur les qualités qui font un homme d'esprit et les qualités qui font un poète : "dans l'homme d'esprit, il y a quelque chose du poète" (*Ibid.*, 437). Ce me sera l'occasion de dire quelques mots sur la production du mot d'esprit et sur l'homme d'esprit : ce qui distingue un homme qui a de l'esprit d'un homme qui n'en a pas, ce n'est pas la compétence, mais la performance. Un homme d'esprit n'est pas un homme plus compétent linguistiquement que son voisin, c'est un homme qui sait mieux utiliser cette compétence. C'est aussi à mon sens le cas du littérateur ou du poète (lorsqu'il est bon du moins). On ne s'étonnera donc pas qu'un certain nombre de variations qu'on a pu trouver dans les mots d'esprit puissent se retrouver dans les textes littéraires. Si on ne prenait qu'un exemple, il faudrait prendre l'exemple le plus éclatant : celui de la poésie qui, du point de la variation, prend tout naturellement place dans la variation phonologique. De ce point de vue, le quatrain de Verlaine, cité en (3) n'est pas un mauvais exemple. Mais la variation phonologique n'est pas seule en cause comme le montrent les exemples suivants :

- (81) Je regardai le teint toujours jeune des dames de Dresde. Les choses, me dis-je, sont plus résistantes que les gens. Elles sont le miroir immuable de notre désintégration. Rien ne vous fait plus vieillir qu'une collection d'oeuvres d'art.
(B. Chatwin)
- (81) Si c'est un malheur de se tromper sur le choix de ses amis, c'en est un autre non moins cruel de revenir d'une erreur si douce.
(J.-J. Rousseau)
- (82) Un objet apporté d'Italie pendait au mur de l'étroite antichambre. C'était un miroir florentin au cadre d'écaille, formé d'un assemblage d'une vingtaine de petits miroirs bombés, pareils aux cellules hexagonales des ruches d'abeilles, chacun enfermé à son tour dans son étroite bordure qui avait été autrefois la carapace d'une tortue vivante. A la lueur grise d'une aube parisienne, Zénon s'y regarda. Il y aperçut vingt figures tassées et rapetissées par les lois de l'optique, vingt images d'un homme en bonnet de fourrure, au teint hâve et jaune, aux yeux luisants qui étaient eux-mêmes des miroirs. Cet homme en fuite,

enfermé dans un monde bien à soi, séparé de ses semblables qui fuyaient aussi dans des modes parallèles, lui rappela l'hypothèse du Grec Démocrite, une série infinie d'univers identiques où vivent et meurent une série de philosophes prisonniers. Cette fantaisie le fit amèrement sourire. Les vingt petits personnages du miroir sourirent aussi chacun pour soi. Il les vit ensuite détourner à demi la tête et se diriger vers la porte.
 (M. Yourcenar).

Les exemples (81) et (82) sont des exemples de variation lexicale entre des complémentaires contraires; l'exemple (83) est un exemple de variation sur l'inférence. On remarquera que, dans cette mesure, il y a un continuum qui va du mot d'esprit, drôle et variationniste, au texte littéraire réussi, qui n'est ni nécessairement drôle ni nécessairement variationniste, bien qu'il puisse être l'un et/ou l'autre. On goûte un certain plaisir au texte littéraire comme au mot d'esprit réussi, mais ce plaisir n'est pas nécessairement de même nature à cause des éléments extra-linguistiques qui contribuent, dans les deux cas, à le causer.

Ensuite, l'insistance de cette analyse sur la variation permet de voir que la jubilation linguistique, dans son aspect langagier, ne dépend que de la compétence au sens chomskyen du terme. Certes, les variations pragmatiques n'en dépendent pas puisqu'elles ne sont pas directement des variations linguistiques : mais elles ne font pas non plus appel à une quelconque compétence pragmatique. Elles tirent leurs ressources du fonctionnement du système central de la pensée, fonctionnement très divers et non modulaire. Dans cette mesure, on peut dire qu'il n'est pas nécessaire, pour traiter de la jubilation linguistique, de postuler une quelconque *compétence d'utilisation des ressources du discours, ou archicomptérence*. Ce qui fait de la jubilation linguistique ce qu'elle est, c'est premièrement la variation sur le fonctionnement langagier, dont on peut rendre compte d'une part à partir de la notion de compétence existante et d'autre part à partir du fonctionnement du système central de la pensée, et deuxièmement des facteurs extra-linguistiques dont il y a gros à parier que la linguistique ne pourra pas en rendre compte et que la dénomination d'archicomptérence ne contribuera pas à les éclairer. Dans cette mesure, également, le jugement de bonheur ou de jubilation, dont je ne conteste pas l'existence, n'a strictement aucun rapport avec la grammaticalité, si ce n'est qu'en général, les énoncés qui nous apportent du bonheur pour des raisons linguistiques ne sont pas des énoncés agrammaticaux. On peut donc tout au plus poser une règle générale :

R : Les énoncés de la jubilation linguistique sont des énoncés grammaticaux.

ou, plus simplement : *un jugement de bonheur implique un jugement de grammaticalité*. On notera cependant que ce principe n'est pas universellement respecté et que, d'autre part, l'inverse n'est pas vrai. En quoi le jugement de bonheur se différencie-t-il, par ailleurs, du jugement de grammaticalité? Le jugement de grammaticalité dépend de la compétence attachée au système périphérique linguistique, qui, selon la théorie chomskienne actuelle, regroupe plusieurs modules. Le jugement de bonheur, quant à lui, si l'on suit Auchlin (cf. *ici-même*), dépendrait d'une compétence discursive ou d'une archicompréhension. Il y a ici deux possibilités : soit l'archicompréhension ou compétence discursive est attachée à un module discursif qui fait partie du système linguistique, soit l'archicompréhension ou compétence discursive est attachée à un système périphérique discursif autonome. Dans le premier cas, on ne voit pas l'intérêt d'une notion d'archicompréhension ou de compétence discursive : s'il y a un module discursif à l'intérieur du système périphérique linguistique, alors les données de ce module, comme celles des autres modules lui appartenant, sont prises en compte par la notion de compétence linguistique. On notera cependant que l'idée d'un module discursif à l'intérieur du système périphérique linguistique semble assez aberrante : si l'analyse du discours et la pragmatique existent, c'est qu'elles sont au départ des disciplines palliatives, venues suppléer aux déficiences de la linguistique (déficiences très réelles, on le remarquera : il y a des aspects de l'usage du langage que la linguistique strictement entendue ne peut pas prendre en compte). Il est donc difficile de considérer qu'elles en font partie. Il faut donc choisir plutôt la deuxième branche de l'alternative : il n'y aurait donc pas un module discursif intégré au système périphérique linguistique, mais plutôt un système périphérique discursif indépendant. Cependant, ici aussi, il y a quelques objections : d'abord un système périphérique discursif, par définition spécialisé, ne pourrait prendre en compte les données analytiques fournies par le système périphérique linguistique ; on ne voit donc pas sur quelles bases il pourrait fonctionner. Ensuite, un système périphérique linguistique ne saurait reposer sur d'autres bases interprétatives que codiques : or, il y a un certain nombre de phénomènes (d'ambiguïté et de référence notamment, mais ce ne sont pas les seuls) qui ne peuvent être pris en compte dans un système d'interprétation codique. Enfin, et c'est peut-être la pire objection, on ne voit pas à quoi rime la postulation d'une archicompréhension ou d'un système périphérique discursif : on peut rendre compte des faits langagiers (jubilation linguistique comprise) sans le recours à ces notions ; l'application du rasoir d'Occam s'impose donc. On pourrait cependant essayer de sauver la notion de module discursif en cessant de la situer dans le cadre cognitif : dès lors la notion de module ou de système

discursif se réduit à une composante de l'analyse des énoncés, entendue comme une discipline non cognitiviste. Mais, dans ce cas, on ne peut plus légitimer la notion de compétence ou d'archicomptérence : elles n'ont de sens que dans un cadre cognitif, comme la source de notre jugement de bonheur. Je crois donc, ce qui ne sera probablement une surprise pour personne, que le *jugement* de bonheur ou de jubilation, dont je ne nie pas l'existence, dépend, non pas d'une quelconque archicomptérence ou d'une compétence discursive, mais bel et bien de la compétence linguistique, qui n'a pas besoin d'être soumise à des opérations de multiplication ou de division pour être efficace, et de facteurs extra-langagiers, qui ne sont ni du ressort de la linguistique, ni de celui de la pragmatique ou de l'analyse du discours.

10. Conclusion

Si l'étude de la jubilation linguistique ne peut nous amener à postuler ou à justifier des hypothèses sur l'existence de module ou de système discursif, ou celle d'une compétence discursive ou d'une archicomptérence, à quoi peut-elle servir au linguiste et en quoi peut-elle servir le linguiste? La réponse à cette question passe par l'hypothèse H : c'est parce que les énoncés de la jubilation linguistique font appel à la variation qu'ils peuvent servir la linguistique. Si on reprend notamment des exemples de variation symétrique ou de variation lexicale, on peut dégager des effets de contraste d'une grande subtilité entre termes complémentaires qui permettraient probablement d'éclairer un bon nombre de problèmes lexicaux, voire de proposer des réseaux sémantiques ou conceptuels d'une composition entièrement neuve. Mais, pour des raisons d'espace, je n'insisterai pas sur ces points qui ont probablement attiré votre attention. Je voudrais simplement conclure sur un exemple qui me semble éclairer d'un jour nouveau une controverse sur la référence que l'on peut résumer par la question suivante : les noms propres sont-ils des désignateurs rigides ou l'abréviation de descriptions définies? On peut, me semble-t-il, répondre qu'ils sont l'un et l'autre. J'en laisse le lecteur juge :

- (78) Chacun sait (...) que ce n'est pas la Seine qui traverse Paris, mais l'Yonne, et que la Seine n'est qu'un de ses affluents. Malheureusement qu'y faire? L'erreur est trop ancienne et le scandale serait trop grand. Il serait pire avec le Danube. Quand le Cinquième Colonial arriva en Allemagne à la fin de la dernière guerre, il occupa les sources de ce fleuve, qui entre sous terre peu après. Et ressort plus loin naturellement. Il y versa du colorant. *Le colorant ressortit dans un autre cours d'eau.* Nous sommes donc en présence d'un fleuve qui, depuis deux mille ans, se fait passer pour lui-même alors qu'il n'est qu'une onde obscure et

différente. Qui se fait prendre pour le célèbre Danube, alors qu'on ne sait même pas son nom. C'est la plus grande escroquerie de l'histoire, le fameux delta du Danube est en réalité le delta de n'importe quoi.
(A. Vialatte).

Bibliographie

- ALLAIS, A. (1985) : *Amours délices et orgues*, Paris, U.G.E.
- AUCHLIN, A. (1989) : "Analyse du discours et bonheur conversationnel", *CAHIERS DE LINGUISTIQUE FRANÇAISE* 11, 311-328.
- BEDOS, G. (1989) : *Petites drôleries et autres méchancetés sans importance*, Paris, Le Seuil.
- BENAYOUN, R. (1984) : *Les dingues du nonsense : de Lewis Carroll à Woody Allen*, Paris, Points/Seuil.
- BERGSON, H. (1970) : *Le rire*, in *Oeuvres*, Paris, PUF, 381-485.
- BLOEM, D. (1988) : *L'humour juif*, Alleur, Marabout.
- CHATWIN, B. (1990) : *Utz*, Paris, Grasset.
- DAC, P. (1981) : *Carnets politiques*, Paris, Presses Pocket.
- DANINOS, P. (1973) : *Les nouveaux carnets du Major W. Marmaduke Thompson*, Paris, L.G.B.
- DANINOS, P. (1973) : *Vacances à tous prix*, Paris, Hachette.
- DELFEIL DE TON (1978) : *Les lundis de D.D.T.* (*Charlie-Hebdo*, 1973/1), Paris, U.G.E.
- DESPROGES, P. (1985) : *Dictionnaire superflu à l'usage de l'élite et des bien nantis*, Paris, Points/Seuil.
- DESPROGES, P. (1987) : *Chroniques de la haine ordinaire*, Paris, Points/seuil.
- DEVOS, R. (1976) : *Sens dessus dessous*, Paris, Stock.
- FERNANDEZ, D. (1974) : *Porporino ou les mystères de Naples*, Paris, Grasset.
- FREUD, S. (1988) : *Le mot d'esprit et sa relation avec l'inconscient*, Paris, Gallimard.
- GUARESCHI, G. (1951) : *Le petit monde de Don Camillo*, Paris, Points/Seuil.
- KUNDERA, M. (1987) : *L'insoutenable légèreté de l'être*, Paris, Gallimard, Folio.
- LACROIX, J.-P. (1983) : *H comme humour*, Paris, Hachette, Le livre de poche.

- MARX, G. (1963) : *Memoirs of a mangy lover*, Londres, Macdonald Futura Pub.
- MARX, G. (1967) : *The Groucho Letters*, Great Britain, Sphere.
- MARX, G. (1971) : *La correspondance de Groucho Marx*, Paris, Editions Champ Libre.
- MEYER, PH. & A. (1978) : *Le communisme est-il soluble dans l'alcool?*, Paris, Points/Seuil.
- MILNER, J-C. (1989) : *Introduction à une science du langage*, Paris, Seuil.
- MINSKY, M. (1985) : "Jokes and the logic of the cognitive unconscious", in VAINA, L. & HINTIKKA, J. (eds.) : *Cognitive constraints on communication : representations and processes*, Dordrecht, Reidel, 175-200.
- PERRET, P. (1989) : *Laissez chanter le petit!*, Paris, J-C. Lattès.
- RASKIN, V. (1985) : *Semantic mechanisms of humor*, Dordrecht, Reidel.
- REICHLER-BEGUELIN, M-J. (1987) : "Pour une rhétorique des contenus implicites : l'exemple des mots d'esprit", in *Etudes de lettres* 1, 7-23.
- ROSENSTIEHL, A. (1987) : *Le Larousse des tout-petits*, Paris, Larousse.
- ROUSSEAU, J-J. (1968) : *Les Confessions* 2, Paris, Garnier-Flammarion.
- SCHIFFRES, A. (1990) : *Les Parisiens*, Paris, J-C. Lattès.
- VIALATTE, A. (1980) : *L'éléphant est irréfutable*, Paris, Presses Pocket.
- VOLTAIRE (1966) : *Romans et contes*, Paris, Garnier-Flammarion.
- YOURCENAR, M. (1968) : *L'oeuvre au noir*, Paris, Gallimard.